

## Séminaire International de Sémiotique à Paris (2025-2026)

### ***Entre automatisme et automatisé des pratiques langagières : pour une nouvelle sémiotique du stéréotype***

**Séance du 27 mai 2026**

**Avner Perez** (Chercheur indépendant)

*Faire connaissance avec l'IA : la question du traitement des restes ?*

Que se passe-t-il quand une machine répond trop bien ? Que devient la pensée lorsqu'aucune phrase ne bute, lorsqu'aucun silence ne résiste, lorsqu'une réponse arrive toujours, fluide, articulée, disponible ? Et si le problème de l'intelligence artificielle n'était pas seulement ce qu'elle ignore, mais ce qu'elle ne peut pas rencontrer : un intraduisible, une hésitation, une obligation ? Je proposerai d'aborder l'IA générative à partir d'une question clinique : non pas « L'IA pense-t-elle ? », mais « comment faire connaissance avec elle ? ». Faire connaissance ne signifie pas simplement obtenir des informations. Cela suppose d'instaurer une rencontre avec un être ou un dispositif dont l'étrangeté ne doit pas être réduite trop vite. L'IA parle notre langue, mobilise nos références, répond à nos demandes ; pourtant, elle vient d'un monde sans corps, sans nuit, sans mort traitée, sans ancêtres et sans obligation propre. Elle ressemble à un interlocuteur, mais elle fonctionne comme un immense champ de corrélations. Surtout, elle est incapable de négatif : elle relève d'une pure positivité. Pour éclairer cette étrangeté, je prendrai appui sur des exemples cliniques empruntés notamment à mon expérience de la Clinique de la Multiplicité et à sa manière de traiter les restes. Dans de nombreux mondes thérapeutiques ou rituels, un reste doit être traité. Il est ce qui oblige à un travail : il doit être déplacé, métabolisé, ritualisé ; il doit subir un processus d'ancestralisation. Les morts comme les nouveau-nés doivent être initiés. Dans ces mondes, l'ancêtre, c'est le nouveau. À partir d'exemples cliniques, notamment le travail mené sur un mémorial spontané après un attentat terroriste, je montrerai pourquoi, indépendamment de tout exotisme, certains restes doivent être produits, reconnus, puis traités, afin que les vivants puissent continuer à être vivants. Pourquoi doit-on parfois se lier autrement pour se délier ? Les modèles génératifs, comme les LLM, sont entièrement composés de liaisons ; ils sont saturés de liaisons que l'on ne peut défaire, de sorte qu'ils ne sont pas capables du négatif. Ils relèvent d'une pure positivité. Les tokens n'y sont pas des fragments libres, mais des blocs de liaisons, des plis de cooccurrences déjà chargés de régularités. L'IA comble les blancs, stabilise les formes, transforme les écarts en continuités plausibles. Même lorsqu'elle produit de la nuance, de l'autocritique ou de la variation, elle reste prise dans un pli algorithmique : elle donne la forme du recul sans être transformée par ce qu'elle énonce. Il s'agira alors de produire un autre déplacement : ne plus se préoccuper seulement de l'IA comme telle, mais réfléchir à l'agencement humain-IA. La dernière partie tentera d'en formuler les conditions de possibilité. L'IA ne sera pas pensée comme une source ; elle sera plutôt comprise comme un terrain, un espace disponible pour un groupe de recherche porteur d'obligations vivantes, capable de transformer ses propositions en restes à traiter. L'enjeu ne sera donc pas de demander à l'IA de connaître à notre place,

mais d'apprendre à faire avec elle : là où elle lie trop vite, le dispositif devra délier ; là où elle produit du probable, le collectif devra faire revenir l'obligation et l'hésitation. Faire connaissance avec l'IA consistera ainsi à éprouver ce qu'elle ne peut pas faire seule, et à laisser une question tenir les vivants éveillés la nuit.

### **Aluminé Rosso** (Université de Liège / Université Lyon 2)

#### *Produire et visiter des expositions à l'ère algorithmique : les stéréotypes curatoriaux et les registres comportementaux du public*

Ces dernières années, le débat autour de l'intelligence artificielle générative (IAG) dans le domaine artistique s'est principalement concentré sur deux questions : d'une part, le statut artistique des projets co-produits avec ces technologies ; d'autre part, le possible remplacement de certaines fonctions traditionnellement associées aux humains, telles que la créativité ou encore le jugement curatorial. Cependant, l'usage de l'intelligence artificielle générative n'introduit pas une rupture radicale dans l'histoire de l'art contemporain. Il intensifie plutôt une opération qui lui est déjà constitutive : sa dimension métacritique. Autrement dit, ces dispositifs prolongent les expérimentations menées par les artistes depuis la seconde moitié du XXe siècle et accentuent la capacité du domaine de l'art à interroger ses propres conditions de production, de légitimation et de réception. C'est pourquoi je voudrais déplacer le centre du débat. Plutôt que de demander ce que l'intelligence artificielle peut faire dans le domaine artistique, il s'agit de s'interroger sur ce qu'elle permet au domaine artistique d'observer de lui-même lorsqu'il l'intègre à ses pratiques productives, curatoriales et institutionnelles. L'objectif sera donc de montrer que les projets co-produits avec l'IAG constituent un lieu privilégié d'observation des opérations internes du domaine artistique. Ils permettent d'identifier des stéréotypes d'acteurs, des modèles discursifs et des formes de conduite qui assurent la relative autonomie du domaine de l'art, tout en révélant ses ajustements permanents aux médias, aux réseaux sociaux, à la science et à la technologie.

Dans cette perspective, les apports de la sémiotique contemporaine, notamment ceux d'Eliseo Verón pour l'analyse des visites muséales, et de Pierluigi Basso Fossali pour l'analyse du domaine de l'art, seront articulés avec ceux de l'anthropologie linguistique, en particulier les notions de registre et de stéréotype proposées par Asif Agha, déjà mobilisées lors du séminaire. Ces approches seront utilisées pour l'étude de deux corpus de projets co-produits avec l'IAG : d'une part, trois expérimentations dans lesquelles ces modèles jouent le rôle de commissaires d'exposition ; d'autre part, deux installations exposées récemment au MoMA et à la Tate Modern : *Unsupervised* de Refik Anadol et *In Love with the World* d'Anicka Yi.

Chaque corpus d'analyse rend visibles les processus d'enregistrement décrits par Agha. Le premier permet d'observer la manière dont certains registres sont reconnus, reproduits et attribués à des stéréotypes de commissaires d'exposition par les modèles d'IAG. Le second permet de démontrer comment les interactions des visiteurs avec ce qu'on propose d'appeler les *AI performative installations* permettent d'observer la reconnaissance de ces registres à travers leurs pratiques physiques et numériques, ainsi que la configuration historique de « registres comportementaux » et « visuels » de visite. Plus particulièrement, les images produites lors des expositions et publiées sur les réseaux sociaux mettent en évidence les conditions sociales, historiques et institutionnelles qui sous-tendent la stabilisation du stéréotype du « visiteur idéal ».